

# Les caractéristiques du récit policier

## L'énigme du funiculaire Boileau – Narcejac

Cette affaire du funiculaire m'a valu bien des migraines. Si, une fois encore, j'avais écouté les avis de celui qui était, alors, devenu mon ami le commissaire Merlin, j'aurais pu en venir à bout tout de suite. Mais non ! Je cédai à l'excitation de la poursuite au lieu de réfléchir. Il m'avait pourtant répété souvent : « L'imagination, mets-là à la porte ! Un criminel, c'est comme un prestidigitateur. Si tu regardes ses mains, tu es fichu. Ne perds jamais de vue ses yeux ! » Facile à dire !

Le crime fut commis dans le funiculaire de Montmartre à huit heures et demie du matin, au début de Mars. Je revois les lieux avec une netteté extraordinaire, sans doute parce qu'il faisait froid et que Paris était plongé dans un brouillard inhabituel. Je me rappelle que des nuées jaunâtres s'étiraient au flanc de la Butte semblables à ces nuages qui s'accrochent aux pentes, certains matins d'automne, en Auvergne. De la minuscule gare inférieure, on ne distinguait que confusément celle du haut, et les rails semblaient flotter dans le vide. J'interrogeai l'unique employé, qui donne les billets et ferme la porte de la cabine. Il l'avait forcément remarquée, puisqu'elle avait attendu pendant quelques minutes.

- Il n'y a jamais grand monde jusqu'à dix ou onze heures, m'expliqua-t-il. Surtout pour monter. Quelques personnes qui viennent assister à la messe, au Sacré – cœur ou des touristes matinaux...

- Avait-elle l'air agité, ou effrayé ?

- Elle paraissait avoir froid. Elle battait un peu la semelle et semblait surtout très pressée de partir.

- Et l'homme ?

L'employé hésita.

- Il est arrivé juste au moment où j'allais fermer la porte. Je n'ai guère eu le temps de regarder. Il portait un long imperméable noir et une casquette, ou peut-être un béret.

- Vous rappelez-vous les places qu'ils occupaient dans la cabine ?

- Elle était assise à une extrémité ; lui est resté debout.

- Combien de temps dure le voyage ?

- Presque rien. Une minute.

Un crime commis en moins d'une minute, voilà qui n'était pas banal. J'empruntai l'escalier, car le funiculaire avait été mis provisoirement hors service. Tout en montant, je me remémorai les premiers éléments de l'enquête qui m'avaient déjà été communiqués. La victime s'appelait Jacqueline Delvrière ; elle avait vingt-trois ans, habitait rue Lonchamp. Le commissaire de police l'avait trouvée à l'endroit même où elle était tombée, c'est-à-dire au fond de la cabine. Elle avait été étranglée avec son écharpe. Dans sa chute, son sac à main de crocodile de grand prix, s'était ouvert et avait répandu son contenu jusque sous la banquette : un porte-carte, un bâton de rouge, un poudrier, un paquet de Chesterfield, un briquet et un minuscule mouchoir de soie. Pas d'argent, ce qui semblait établir qu'on avait tué Jacqueline Delvrière pour la voler, car cette jeune femme, très élégante - elle portait un tailleur gris sortant de chez un grand couturier - ne se promenait certainement pas dans Paris sans avoir même un billet de mille francs (on comptait en francs légers, à l'époque). Mais ce qui était absolument inattendu, c'était la découverte dans la poche droite du tailleur gris, d'un petit pistolet automatique au chargeur garni. Mieux encore : il y avait une balle dans le canon et le cran d'arrêt était relevé.

C'est ce détail qui m'avait immédiatement excité. Puisque Jacqueline Delvrière était armée elle aurait pu se défendre. Mais pourquoi cette jeune femme était-elle armée ? Elle craignait donc d'être attaquée ? Par qui ? Par le voyageur arrivé au dernier moment ? Pourtant, si elle l'avait connu, n'aurait-elle pas crié, essayé de sortir alerter l'employé ? Je chassai résolument ces questions importunes en arrivant au dernier palier. Le temps était là-haut, un peu plus clair. On devinait la masse blanche du Sacré – Cœur et il y avait du bleu, par échappées. L'employé était beaucoup plus excité que son collègue d'en bas et j'eus du mal à l'apaiser.

- Voyons ! Voyons ! Est-ce que vous apercevez la cabine montante ?

- Non. Elle est brusquement sortie du brouillard et s'est arrêtée presque aussitôt. Les vitres étaient couvertes de buée et de gouttes d'eau. On ne voyait rien à l'intérieur. J'ai ouvert et un bonhomme est sorti, auquel je n'ai, bien entendu, prêté aucune attention.

- Il était vêtu d'un imperméable noir, paraît-il ?

- Peut – être !...Vous savez, il passe tant de monde, ici, dans une journée !...J'ai cru qu'il était seul. J'ai jeté un coup d'œil dans la cabine ; c'est le règlement. Vous n'imaginez pas tous les objets oubliés que l'on récolte. Une fois, on a même trouvé un chimpanzé !...Bref, j'ai vu le corps.

- L'homme avait eu le temps de disparaître ?

- Rendez – vous compte. En deux enjambées, on est dehors. J'ai donc vu le corps et, tout de suite, j'ai compris qu'il y avait du vilain...Si cette femme s'était simplement trouvée mal, l'homme nous aurait avertis non ? Il n'aurait pas filé. A tout hasard, j'ai demandé aux voyageurs qui attendaient sur le quai, pour descendre, s'il n'y avait pas parmi eux un médecin. Ils étaient sept : trois séminaristes un soldat, une dame et deux messieurs. Justement, l'un des deux a levé la main. Il a dit : « Je ne suis pas médecin, mais je pourrai peut-être quand même donner les premiers soins. » Alors, je l'ai fait entrer et on a regardé. « J'ai bien peur qu'il ne soit trop tard », m'a encore dit le monsieur. Comme les autres se pressaient à la porte, je les ai priés de se reculer. Il a fallu se gendарmer ; c'est formidable, ils voulaient tous voir. Un des séminaristes criait : « S'il y a quelqu'un en danger de mort, il a le droit d'avoir un prêtre ! »

J'ai dû monter la garde. D'ailleurs, la malheureuse était bien morte. Alors, j'ai appelé Police – secours. Je posai encore quelques questions, par acquit de conscience ; quand je redescendis, je ne savais rien de plus que ce qui figurait déjà dans le premier rapport. Je l'avais dans ma poche, j'y jetai un coup d'œil.

Jacqueline Delvrière était la fille d'un bijoutier du Faubourg Saint – Honoré. Son mari, directeur des services commerciaux d'une grande firme automobile, était actuellement en Allemagne, où on essayait de la joindre. De ce côté, il n'y avait qu'à attendre. Je me rendis rue de Lonchamp, au domicile des Delvrière. La bonne était d'origine espagnole et me comprit assez mal. Elle réussit, cependant, à me faire entendre que sa maîtresse sortait beaucoup, qu'il y avait toujours des invités et que le service était lourd. Oui, le ménage semblait uni...oui, Delvrière était souvent absent...Je n'ai pas coutume d'accorder aux propos des gens de maison une grande importance. Ils m'aident surtout à situer mes personnages. Cette fois, je l'avoue, je n'y voyais pas clair. Pourquoi Jacqueline Delvrière était – elle au pied de la Butte à huit heures et demie du matin ? C'est l'heure où une femme du monde commence à se réveiller. La bonne m'apprit que sa maîtresse, la veille, s'était couchée tard. Il y avait trois amis à diner, des familiers : M et Mme Lainé et un autre monsieur, dont elle ignorait le nom, mais qui venait souvent. M Lainé était docteur. Je notai ces détails parce qu'il ne faut rien négliger, mais j'avais l'impression qu'ils m'éloignaient de la piste de l'homme à l'imperméable. A moins que... Peut-être cet homme était – il un ami de Jacqueline Delvrière ? Peut – être avaient – ils rendez-vous dans ce funiculaire dont le trajet est si bref qu'on n'a pas le temps de tenir une conversation ? Et puis, il y avait eu vol à n'en pas douter.

La bonne me confirma ce point : oui, madame avait toujours un peu d'argent sur elle, quelques milliers de francs. Et s'il s'agissait d'un vol simulé ? L'homme avait pu voler les billets pour donner le change, pour faire croire à un crime crapuleux. D'ailleurs, ce long imperméable noir, cette casquette, tout m'incitait à penser que l'inconnu s'était composé une silhouette. Plus je ruminais cette affaire et plus je sentais qu'il y avait un mystère, dans la vie de Jacqueline Delvrière. Je regagnai mon bureau et là, coup de théâtre. L'identité judiciaire avait relevé des empreintes sur le poudrier et ces empreintes figuraient aux fichiers de la police. Elles appartenaient à un certain André Bertoux, deux fois condamné pour vol et sorti récemment de prison. Aussitôt, j'organisai des recherches et commençai à étudier le dossier de Bertoux. Un dossier relativement léger . Un pauvre type, ce Bertoux ! L'histoire classique : parents sans autorité et toujours absents, le gosse qui poussa au hasard, les mauvaises fréquentations et, pour finir, deux petits cambriolages maladroits réalisés pour un profit minime. Bref, le malandrin sans envergure. Tout au moins jusque – là. Car il n'y avait pas d'autre coupable possible. Mais avait-il voulu tuer ? N'était – il pas plus plausible d'admettre qu'il avait seulement voulu réduire sa victime à l'impuissance ? Et puis, perdant son sang – froid, sentant que la cabine allait bientôt s'arrêter, il avait serré, fort, trop fort...Ensuite, il avait fouillé dans le sac, d'où ses empreintes...Une telle maladresse lui ressemblait. Je ne devais pas être loin de la vérité. Mais comment expliquer le revolver dans la poche du tailleur gris ?

Je rendis visite au docteur Lainé, l'un des trois invités de la jeune femme.

- Est – ce que Mme Delvrière s'entendait bien avec son mari ?

- Sûrement. Elle l'aidait même beaucoup, grâce à sa parfaite connaissance de l'anglais. Avant son mariage, elle préparait une licence.

- Avait – elle de la fortune personnelle ?

- Oui. Son père n'avait qu'elle et se montrait très généreux.

- Vous avait –elle paru préoccupée ou inquiète, au cours de la soirée ?... Je sais, ma question a de quoi surprendre, mais j'ai mes raisons.

- Eh bien, franchement, il m'est impossible de vous répondre...En société, Jacqueline était très gaie. Elle adorait le mouvement, le bruit, et même l'agitation. Je ne l'ai jamais soignée mais je crois qu'au fond c'était une anxieuse, une impulsive.

- Oui, je vois, merci !

En réalité, je ne voyais rien du tout. Faute de mieux, je décidai d'aller interroger les voyageurs qui se trouvaient sur la plate – forme supérieure du funiculaire. Je commençai par Philippe Louvel, celui qui était entré le premier dans la cabine. Qui sait ? Il pouvait avoir enregistré un détail, insignifiant en apparence, qui avait, ensuite, échappé aux enquêteurs. Philippe Louvel était un beau garçon de vingt – cinq ans, au visage sympathique. C'est curieux, tous les hommes qui portent une fossette au menton me donnent la même impression de bonne humeur. Louvel était terriblement loquace, avec un léger accent qui trahissait son origine méridionale. Hélas ! Il me parla surtout de lui. Non ! il n'était pas médecin. Il avait commencé ses études de médecine parce qu'elle était la volonté de son père, et son père tenait serrés les cordons de la bourse. Mais à la mort de ce dernier, il avait tout lâché...

- Mon père possédait une grande brasserie, que j'ai aussitôt liquidée. Je l'ai vu travailler presque nuit et jour, pour amasser. Si c'est ça, le commerce ! Notez que les études...Vous savez combien il me fallait d'années pour décrocher mes diplômes ?

J'eus bien du mal à le ramener à notre sujet. Mais, là encore, il trouva surtout moyen de me parler de lui.

- Je cherche quelque chose à Montmartre, un appartement un peu original avec un atelier...on m'avait signalé un grand studio, rue des Saules aussi..

- D'accord ! D'accord ! ...Donc , le funiculaire s'arrête. Vous n'avez pas particulièrement remarqué l'homme qui descendait ?

- C'est à peine si je l'ai vu. Il est sorti très vite. Je me demande si je le reconnaîtrais...

- Quand vous êtes entré dans la cabine, rien ne vous a particulièrement frappé ?

- Je n'avais d'yeux que pour cette malheureuse femme. A son visage, j'ai tout de suite compris que la mort n'était pas naturelle. Et puis, j'ai découvert le foulard serré autour de son cou. J'ai constaté que le cœur ne battait plus...

Je refusai un whisky et poursuivis ma tournée. Les autres témoins ne me furent d'aucun secours. Le lendemain, je reçus la visite de m Delvrière, prévenu la veille au soir et rentré par avion. Il était effondré et me fit de la peine. J'avais juste deux ou trois questions à lui poser. Non, il ne pensait pas que sa femme ait pu emporter quelque objet de valeur, il n'avait constaté chez lui la disparition d'aucun bijou. L'argent ? Il ignorait, bien entendu, quelle somme la malheureuse possédait au moment du crime. Une dizaine de milliers de francs au maximum. Quand elle avait à régler une dépense de quelque importance, Jacqueline Delvrière utilisait son chéquier. Ce qu'elle pouvait faire à huit heures et demie, à Montmartre ? Il se perdait en suppositions. Ils n'avaient là – bas ni parents ni amis. Je ne lui parlai pas du revolver. Il aurait certainement été le premier à aborder ce détail, s'il avait connu. Je renouvelai mes condoléances et m'en allai roder du côté du funiculaire. Montre en main, je vérifiai la durée du trajet. C'était ahurissant. Il fallait vraiment avoir un sang – froid et une audace extraordinaires pour tenter et réussir un coup aussi risqué en n temps limité. Bertoux avait sans doute bien changé, en prison. Certes, la brume lui avait beaucoup facilité la tâche, mais quand même... j'avais beau retourner le problème de mille manières, la conclusion s'imposait : C'était Bertoux le coupable. Poussé par le besoin, sans ressource, il n'avait rien prémédité ( en effet, il avait une chance sur cent de se trouver seul avec une voyageuse ! ) , il avait improvisé son agression. Mais le revolver ? Le revolver ?...

Il fut arrêté dans la soirée, à la sortie du métro, place Maubert. Je me sentais la féroce et il avoua presque sans résistance. Mais il me sortit une histoire invraisemblable que je faillis cogner. Il se moquait de moi, ma parole ! La voyageuse, à peine la cabine partie, était tombée, évanouie. Son sac s'était ouvert et il n'ait eu qu'à ramasser l'argent.

- Combien ?

- Deux cent cinquante mille francs.

- Tu mens !

Il donna l'adresse d'un hôtel borgne, rue de La Montagne – Sainte – Geneviève. On découvrit les liasses dans une cheminée roulée, au fond d'une valise. Il y avait bien deux cent cinquante mille francs.

- Où les as – tu pris ?

- Dans son sac.
- Tu connaissais Mme Delvrière ?
- C'est la première fois que je la voyais.
- Qu'est-ce que tu allais faire, à huit heures et demie, à Montmartre ?
- Retrouver un copain qui m'avait donné rendez – vous.
- Où ça ?
- Place du Tertre.
- Le nom, l'adresse de ton copain ?
- Je ne sais pas. Je l'avais rencontré dans un café.

On se relaya pendant des heures. Il y avait de qui devenir fou. Et toujours il en revenait au même point.

- Puisque je vous dis qu'elle est tombée. Elle était peut être cardiaque, cette môme !
- Or le médecin qui avait pratiqué l'autopsie était formel : Jacqueline Delvrière était morte étranglée. Pourquoi Bertoux niait – il l'évidence ? Je téléphonai à la banque. On me répondit que, la veille du crime, Mme Delvrière avait retiré deux cent cinquante mille francs.
- Comment sais – tu qu'elle portait tant d'argent sur elle ?
- Mais je ne le savais pas !

Au petit jour, il n'était plus qu'une loque, mais il persistait à nier. Je le fis boucler et me pris la tête dans les mains. D'un côté, un repris de justice, récemment sorti de prison. De l'autre, une jeune bourgeoise élégante, avec un revolver et deux cent cinquante mille francs. Le rapport ? Où était le rapport ? Et puis, brusquement, la petite réflexion de rien du tout, qui met la machine en marche. Et si le rapport n'existait pas ! Si Bertoux ne mentait pas ! Si vraiment Jacqueline Delvrière était tombée évanouie ! S'il n'avait fait que fouiller dans son sac !...Admettons ! L'employé voit la femme étendue, donne l'alarme. Un voyageur entre dans la cabine, seul. Ensuite...Ensuite, on découvre Jacqueline morte, étranglée. C'est donc nécessairement ce voyageur qui...saprستي ! Je n'avais pas pesé à cela. J'avais été victime d'un prestidigitateur. Il avait bien raison le patron !

Dans la voiture qui me conduisait chez Philippe Louvel, je continuai à réfléchir. Les deux cent cinquante mille francs ! Le revolver ! Autrement dit, le choix entre deux solutions. J'évoquai l'image de ce beau garçon qui n'aimait pas le travail. Louvel était encore au lit. D'abord, il le prit de haut. Mais un homme en pyjama se sent toujours en état d'infériorité quand il a affaire à un interlocuteur résolu. Il s'effondra. Ses aveux ne firent que confirmer mes hypothèses. Jacqueline l'avait rencontré, avait subi son charme et commis une erreur qui aurait pu être sans conséquence si Louvel n'avait pas été un maître – chanteur. Il avait conservé des lettres. Affolée, Jacqueline avait plusieurs fois cédé à ses demandes d'argent. Mais il avait continué d'exiger...Pour la suite, les faits parlaient d'eux – mêmes. Jacqueline s'était procuré un revolver. Pour en finir : pourtant, elle n'était pas absolument sûre d'elle, puisqu'elle avait également emporté l'argent. Aurait – elle l'affreux courage ?...Elle monte dans la cabine. Dans une minute, elle va retrouver Louvel qui l'attend à la gare supérieure. Mais son angoisse est trop forte. Les nerfs lâchent ; elle s'évanouit.

- C'était elle ou moi, dit Louvel, pour se défendre. Lisez cela. C'était un billet qui était tombé de son sac, et qu'il avait prudemment ramassé : J'aime mieux le tuer et me tuer après. Pardon. Le plus fort, c'est que ce billet lui sauva la vie. Il ne fut condamné qu'à la réclusion perpétuelle.

Boileau – Narcejac L'énigme du funiculaire nouvelle publiée en 1971 Ed Denoel  
I Les composants de le nouvelle policière

## **Questionnaire**

Qui est le narrateur ?

Où a lieu le crime ?

Quand a lieu le crime ?

Qui est la victime ?

Qui est le suspect ?

Qui est la victime ?

Qui est l'assassin ?

Quelle est l'arme du crime ?

Quel est le mobile du crime ?

Combien de temps dure l'enquête ?

## II L'énigme/ L'enquête/ La solution

Quelles hypothèses formule l'enquêteur ?

.....

Quelle est la première solution envisagée ?

.....  
.....  
.....  
.....  
.....

Quelle question reste à résoudre ?

.....  
.....  
.....  
.....  
.....

Comment l'enquêteur vérifie-t-il son hypothèse ?

.....  
.....  
.....  
.....  
.....

Quelles explications l'enquêteur obtient-il du coupable ?

.....  
.....  
.....

# **Synthèse**

## **Les caractéristiques du récit policier**

### **Complétez les blancs**

#### **1) Définition.**

On appelle récit policier, un \_\_\_\_\_ (un roman ou une nouvelle) dans lequel une \_\_\_\_\_ (meurtre, vol, etc.) doit être résolue. Dans le cadre de cette énigme, une \_\_\_\_\_ est ouverte et est menée par un \_\_\_\_\_ ou un \_\_\_\_\_ qui doit l'élucider.

#### **2) Le but**

Un récit policier a du succès s'il réussit à maintenir le lecteur en haleine. Pour cela, l'auteur utilise ce qu'on appelle le \_\_\_\_\_  
On parle de suspense quand un péril grave menace un héros ou une population.

Ex. : Un tueur en série se livre à de nombreux crimes et il faut absolument trouver le coupable avant que d'autres crimes ne soient commis.

#### **3) La fonction des personnages**

Dans le récit policier, chaque personnage occupe une fonction bien précise.

##### **a. Le rôle principal**

Il est tenu par le \_\_\_\_\_ (ou l'inspecteur) chargé de mener \_\_\_\_\_  
Ce personnage est souvent très peu décrit ; il est lui-même assez \_\_\_\_\_

Ex. de détectives célèbres :

*Hercule Poirot* dans les romans d'Agatha Christie, *Sherlock Holmes* dans les romans de Conan Doyle et *Nestor Burma* dans les romans de Léo Mallet.

##### **b. Les rôles secondaires**

Ils peuvent être assez nombreux suivant la difficulté de l'enquête, mais sont toujours au moins au nombre de \_\_\_\_\_ :

- Le \_\_\_\_\_ .  
Il peut être un assassin, un voleur, un cambrioleur, etc. Certains criminels sont devenus célèbres, comme *Arsène Lupin* dans les romans de Maurice Leblanc et *Chéri-bibi* dans les romans de Gaston Leroux.
- Le \_\_\_\_\_ ou \_\_\_\_\_
- La \_\_\_\_\_ .

#### **4) Le rythme du récit**

##### **a. Les dialogues**

Dans le récit policier, les dialogues sont d'une grande importance notamment dans l'interrogation des témoins.

b. Le rythme rapide

Afin que le lecteur ne s'ennuie pas, le  utilisé est souvent rapide : les paragraphes sont plutôt courts, les constructions de phrase et le vocabulaire simples.

c. La progression par hypothèses

Dans un récit policier, le détective ou l'inspecteur avance progressivement dans son enquête. Il avance en émettant des hypothèses qui vont par la suite s'avérer vraies ou fausses.

**En bref, ...**

Le  appartient au  parce qu'il raconte une histoire.  
Cette histoire a ses particularités : un crime est commis et une enquête est aussitôt ouverte, confiée à un  ou un  qui doit la mener jusqu'à la résolution de  .  
Afin de ne pas lasser le lecteur, le  est souvent rapide et le recours au  le maintient en haleine tout au long du récit.